

CHAPITRE I

Là où tout a commencé

Je suis née à l'île d'Olonne dans une famille de sept enfants : deux garçons et cinq filles. J'étais le deuxième enfant et la première des filles. Ma mère, Odile, et mon père, Robert, accueillaienent sous leur toit mon grand-père paternel, Erile d'olonnest. Je l'aimais beaucoup. Par sa présence constante, il a été, plus que mon père, ma référence masculine.

Ce grand-père, c'était le bon Vendéen. Discret, au profil sec et à l'œil bleu coquin... Un homme malin qui a réussi à se faire réformer pendant la guerre de 14-18 en se faisant passer pour sourd. Un grand sage, discret, qui n'élevait jamais la voix.

Mon père ressemblait à sa mère, décrite comme une mégère castratrice. Tout au long de mon enfance, je l'ai vu vouvoyer son père, sauf quand il était en colère. Il disait alors :

— Té-tu ! Te sé bé c'qui vu dire. (Tais-toi, tu sais bien ce que je veux dire).

Cette petite phrase souvent répétée me laissait imaginer un secret de famille. J'ai appris, bien plus tard, les raisons pour lesquelles la famille de mon père était venue de Dompierre-sur-Yon sur la côte vendéenne. Lors d'une visite chez moi, en Suisse, en voyant avec stupeur, pour la première fois, mon père pleurer, j'ai demandé :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il m'a alors confié que son père, Ernest, que tout le monde trouvait génial, habitait jadis dans une ferme qu'il exploitait avec son frère. Cette ferme appartenait au châtelain local, lequel s'est plaint un jour que du matériel avait été volé par le frère du grand-père.

Le châtelain est alors arrivé à la ferme, en colère, menaçant :

— Je veux savoir qui a fait ça, sinon, je vous mets tous les deux à la porte avec vos familles !

— C'est moi, a répondu mon grand-père.

Sa femme, ses deux enfants et lui ont dû partir sur-le-champ, entassant leurs effets dans une charrette. Ils arpentèrent les routes en direction de la côte. Et mon père, qui avait quatorze ans et un grand sens de l'honneur, a traîné toute sa vie cette honte du supposé voleur chassé de chez lui.

En y réfléchissant bien et après avoir eu connaissance de l'arbre généalogique de la famille, je pense avoir compris la réalité de cette situation. L'épouse du grand-père avait de la famille à l'île d'Olonne. Il a dû saisir la bonne occasion de se séparer de son frère pas très honnête pour rejoindre la côte. Car si mon père a mal vécu ce départ, mon grand-père, lui, a toujours été serein.

Du côté maternel, il n'y a pas de secret de ce genre. Ma mère s'est mariée parce que ses deux frères se mariaient et que les parents voulaient organiser – et financer – qu'une seule fête pour les trois enfants. Ils ont décrété :

— Tu fréquentes Robert ? Tu vas te marier en même temps que tes frères.

Avec son éducation très vendéenne, elle respectait profondément ses parents. Elle voulait étudier pour devenir institutrice : refus maternel, au motif que ses frères ne faisaient pas d'études, eux. Et là, elle se mariait sous une relative contrainte.

De cette union sont donc nés sept enfants et j'avoue que nous leur en avons fait voir de toutes les couleurs. Ma mère, une inconditionnelle optimiste, riait discrètement de nos bêtises tandis que mon père criait. Il était dur avec elle, la maltraitait, verbalement. Résultat, sur cinq filles, deux seulement se sont mariées.

Cette relation père/mère nous a « abîmées » nous, les filles. Finalement, sur 5 filles, il n'y a que ma sœur cadette qui a eu des enfants biologiques.

Pour alléger le fardeau des 7 enfants, ma grand-mère maternelle, qui avait eu une dernière fille « retardataire », a pris chez elle ma sœur Maryse, tandis que ma tante paternelle prenait mon autre sœur, Isabelle, à l'âge de 3 ans. Pour alléger la charge de ma mère, disaient-elles, mais avec le temps j'ai réalisé que les deux enfants substitués avaient fait une bonne compagnie à la dernière fille de ma grand-mère et à la fille unique de ma tante !

Moi, je me suis mariée à 21 ans, j'ai divorcé à 26 ans. Encore aujourd'hui, je suis la seule à avoir fait ce faux pas dans la famille.

Mon mariage, je m'en souviens encore parfaitement. Ce jour-là, il pleuvait des cordes. Le curé nous attendait sur le parvis de l'église, un petit filet d'eau coulait de son chapeau sur son nez et sur ses chaussures. Il secouait par petits coups sa soutane déjà bien mouillée, un léger air d'impatience dans le sourire. Moi qui m'étais toujours imaginée traverser le village au bras de mon père pour rejoindre mon époux qui m'assurerait protection et sécurité pour le reste de mes jours, je me retrouvais trempée avec ma robe blanche déjà souillée, sautant de la voiture aux pavés de la mairie et de la voiture au parvis de l'église, me posant déjà la question : « qu'est-ce que ça veut dire ? »

À la mairie, mon oncle Félicien, alors maire du village, était tout fier de marier sa nièce mais lorsqu'il m'a demandé : « veux-tu épouser Pierre, ici présent ? » l'espace d'un instant, j'ai vu un trou noir et failli tomber. C'était mauvais signe. J'ai quand même acquiescé avec le pressentiment que quelque chose n'était pas très honnête, songeant : « Le ciel se déchaîne je ne me sens pas très bien, le ciel veut me dire quelque chose... »

À l'église, pourtant, j'étais très émue, des petits voisins musiciens me jouaient du Mozart au violon et à la flûte. Ce fut le seul moment de joie de cette longue journée. C'était mon mariage.

L'orage était interminable, plus la journée passait, plus le ciel se déchaînait, un vrai temps d'enterrement. Les invités, autour de moi, me disaient, en voulant me soutenir le moral : « mariage pluvieux, mariage heureux » mais ce n'était pas de la pluie, c'était des tornades, si bien qu'une partie des invités qui devaient nous rejoindre pour la fête n'ont pas pu se déplacer, des arbres tombés barraient les routes. Sur les lieux de la fête, l'électricité se coupait

constamment et pour clore le tout, le bon vin que mon père croyait avoir acheté a rendu les invités malades. Une vraie catastrophe!

De ce mariage il n'y a pas eu de photo, tempête et coupure de courant ont eu raison des plus téméraires. Cette journée fut malgré tout immortalisée grâce à quelques clichés pris en studio, selon la vieille tradition. J'ai tenu 4 ans, j'ai consenti quelques efforts, mais le temps passant, j'étais de plus en plus persuadée de l'erreur que j'avais commise. Pierre était mon premier homme, il était honnête et j'allais le faire souffrir. Cinq ans plus tard, mon divorce était prononcé.

Mais avant cela et malgré ces relations parentales compliquées, j'ai vécu une enfance heureuse. J'étais le genre garçon manqué. Tous les jeudis, nous allions pique-niquer avec des copains dans les prés, et on jouait. Ma mère achetait à la pharmacie de l'essence d'orange qu'elle nous mélangeait à de l'eau. Je n'ai plus jamais retrouvé ce bon goût de jus d'orange. Elle nous cuisinait de délicieux gâteaux dans des petits moules en papier, des quatre-quarts...

Avec mon frère aîné, Laurent, nous faisons les quatre cents coups. Il était passionné d'avion. À 14 ans, il s'est procuré les plans du « Jodel », un avion léger biplace et nous avons décidé d'en construire un, grandeur réelle en toile et en bois. Pour ce faire, nous avons planté un panneau au bord de la route avec l'inscription: « Ici on achète de la vieille toile! » Ce qui a fait sourire les voisins. Certains d'entre eux nous ont fait des dons et nous avons pu terminer l'avion. Il ne manquait que le moteur! Quand mes parents l'ont découvert dans le jardin en rentrant de vacances, ma mère a apprécié, mon père... nettement moins car il occupait une certaine place!

Après l'avion, ce fut un canoë. L'année suivante, nous avons réalisé une ossature en bois avec des bâtons d'osier attachés par du fil de fer. Puis nous avons trempé des bandes de papier journal dans de la farine mélangée d'eau pour en faire de la colle qui durcissait en séchant. Nous en avons mis une bonne épaisseur, des kilos! Puis nous avons goudronné la coque afin de l'étanchéifier. Avec les cousins, nous avons « emprunté » le tracteur de papa et une remorque puis traîné notre construction jusqu'au canal, « La Chnou ». Nous l'avons mis à l'eau. Mon frère, très fier, est monté

dedans, s'est mis en position avec sa rame double et a coulé, stoïque, sous nos regards consternés.

Nous avons alors construit une cabane à ossature bois en découpant des boîtes de conserve pour en faire de la tôle. Mon frère voulait devenir chimiste, il voulait construire un laboratoire. Nous y fabriquions de l'hydrogène et de l'oxygène par hydrolyse, que nous faisons exploser à grand bruit. Ma mère criait, elle avait peur pour nous, sans compter que régulièrement, nous faisons sauter les plombs de la maison. Un jour, notre alambic, avec lequel Laurent voulait extraire le cuivre du sulfate utilisé pour le traitement de la vigne, a mis le feu à notre cabane. Comme d'habitude, notre mère a ri et notre père a râlé...

À son arrivée à L'île d'Olonne, mon grand-père Ernest avait acheté deux maisons pour chacun de ses enfants. Nous habitons une longère traditionnelle de la côte vendéenne, complétée par un abri pour les 6 vaches et un hangar à fourrage en dépendance. Mes parents cultivaient de nombreuses vignes, du blé et du fourrage pour nos vaches. Au milieu des années 60, le revenu des récoltes et des vaches étant insuffisant, mon père a suivi une formation de maçon à la FPA et trouva un poste dans le bâtiment. Il se levait à 5 heures, rentrait à 17 heures, partait aux champs et revenait épuisé, vers 20 heures ou plus tard encore. Ma mère barattait et vendait beurre et lait, tout en s'occupant de la maison et de ses enfants. Quand mon grand-père était trop occupé avec la vigne, il nous arrivait, le jeudi, d'aller avec mon frère garder les vaches. Pépé venait nous chercher et nous rentrions tous ensemble avec les vaches, avec interdiction de les toucher avec le bâton. Mon grand-père avait une relation toute paternelle avec ses vaches. Quand il est mort, mes parents ont vendu les vaches et une partie des terres.

La dernière fois que j'ai vu mon grand-père, il avait 88 ans, c'était avant de partir pour mon voyage initiatique. Nous étions devant la maison, l'un près de l'autre, et pépé, en me montrant la propriété autour de la maison, m'a confié ceci :

— Vous pouvez tous vivre ici et y construire chacun votre maison, il y a de la place pour vous sept.